

soleil réel est en avance ou en retard sur le soleil fictif: la différence s'appelle équation du temps.

Le circuit quotidien du soleil réel s'accomplit en cercles parallèles à l'équateur. Si l'équateur et l'écliptique terrestres coïncidaient, les nuits et les jours seraient d'égale longueur toute l'année durant, à l'équateur et à tous ses parallèles; aux pôles, il n'y aurait jamais de nuit. Mais, à cause de l'inclinaison de l'axe terrestre sur son écliptique, seul l'équateur a des jours et des nuits d'égale longueur; aux parallèles, ceci n'a lieu qu'aux équinoxes, quand le soleil est à la hauteur de l'équateur. Plus on se rapproche des pôles, plus augmente l'inégalité entre le jour et la nuit; si bien qu'aux pôles mêmes un jour de 6 mois alterne avec une nuit de 6 mois.

L'angle maximum que fait le soleil avec l'équateur est de 21°30' (soit au nord, soit au sud de l'équateur). Or, la distance de chaque cercle polaire à son pôle est aussi de 21°30'. Par conséquent, lorsque le soleil se trouve à l'un des tropiques, tout un cercle polaire se trouve dans la zone de lumière, tandis que l'autre est dans la zone nocturne: chaque année, aux cercles polaires, il y a donc un jour de 24 heures et une nuit de 24 heures.

**JOURDAIN.** Fleuve de Palestine. Appelé aussi le Yarden et le Sieriat el Kebire (le grand distributeur d'eau), il prend sa source dans les monts Deholan. Il coule dans la direction du sud vers la mer de Galilée, d'où il se déverse, à 1,300 pieds au-dessous du niveau de la mer, dans la mer Morte, après un parcours sinueux dans une profonde vallée d'effondrement, le Gohr. Sa longueur est d'environ 200 milles. Son cours supérieur est sous mandat français; le reste, sous mandat anglais. C'est dans les eaux du Jourdain que saint Jean-Baptiste baptisa le Christ Jésus.

**JOURDAIN, Jean-Baptiste (1763-1833).** Né à Limoges, où il exerça la profession de mercier, il partit comme simple soldat quand éclata la guerre d'Amérique. Il se fit très vite remarquer par sa brillante conduite, son courage et son esprit d'initiative. Il monta rapidement en grade et nous le retrouvons général en 1793, puis peu après, généralissime des armées du Nord. L'année suivante, il est à la tête de la fameuse armée de Sambre et Meuse quand il remporte, le 26 juin 1794, la victoire de Fleurus. Entre 1794 et 1796, il occupe avec ses armées les villes de Cologne, Coblenz, Düsseldorf, Altonkirchen. Puis, sous le coup d'une disgrâce militaire momentanée, il est rappelé à Paris, où il joue un rôle politique. En 1799, c'est lui qui fait voter la loi de la conscription. Puis il reprend son activité militaire comme chef de l'armée du Danube. En 1804, Napoléon le fait maréchal de France. Après la chute de l'empire, Jour-

dan se rallie aux Bourbons et devient ministre des Affaires étrangères, puis gouverneur des Invalides. Il meurt à ce poste et il est inhumé dans ce palais; il repose maintenant non loin de Napoléon.

#### JOURNALISME CANADIEN-FRANÇAIS.

La presse canadienne, de langue française comme de langue anglaise, ne remonte qu'à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'existe chez nous aucune feuille imprimée, ni même un atelier d'imprimerie, sous le régime français. Constatation assez singulière, en regard de la popularité de journaux publiés en France, dès 1631. Autre détail curieux, nos premiers journalistes ne sont ni français ni anglais, mais américains. Venu de Philadelphie, William Brown et Thomas Gilmore fondent la *Gazette de Québec* en 1763. Rédigée dans les deux langues du pays, elle vivra jusqu'en 1842.

Le premier journal dont on se souvienne au Canada, exclusivement français, est la *Gazette du Commerce et Littéraire*, lancée à Montréal en juin 1778, par Fleury Mesplet. Si Mesplet aussi passe des États-Unis au Canada, il vient d'abord de France, originaire du diocèse de Lyon. A la suite de difficultés avec les autorités anglaises, qui se plaignent du ton de son journal, il prend à deux reprises au moins le chemin de la prison. La dernière période de détention dure trois ans. Mais, en 1785, redevenu libre, Mesplet offre et publie la *Gazette de Montréal*, feuille bilingue qui survivra jusqu'à nos jours, sous la forme anglaise de la *Montreal Gazette*. On possède la collection complète du journal, soigneusement conservée et reliée. Le premier volume est de modeste format, celui ou à peu près des "tabloids" d'aujourd'hui. Comme quoi, une fois de plus, il n'est sous le soleil rien de nouveau. Il y a plus de 165 ans, l'un des principaux journaux canadiens du temps se présente sous l'aspect des feuilles ultramodernes du XXI<sup>e</sup> siècle, les illustrations tapageuses en moins et sa typographie reflétant l'époque.

De la conquête à 1851, il naît au Canada quelque 70 journaux, de langue française ou anglaise, ou bilingues. La plupart vivent peu. Sur ce nombre de 70, 37 voient le jour à Montréal, et 23 à Québec. Quelques autres se distribuent comme suit: trois aux Trois-Rivières; un à Berthier, l'*Echo des Campagnes*; deux à Saint-Charles, le *Gleaneur* et l'*Echo du Pays*; un à Laprairie, l'*Impartial*.

Parmi ces anciennes feuilles, les plus célèbres sont assurément le *Canadien* de Québec et la *Mirerve* de Montréal, dont la première remonte à 1806, la seconde à 1826. Les parrains du *Canadien* s'appelaient Pierre Bédard, Jean-Thomas Taschereau et Joseph Louis de Borgia, députés au parlement du Bas-Canada. Dès 1819, le gouverneur Craig ordonne la suppression du journal et l'emprisonnement de ses rédacteurs. Le *Canadien*

reparaît de 1819 à 1825, avec Etienne Parent comme principal rédacteur, puis à partir de 1831. Quant à la *Minerve*, fondée par Augustin-Norbert Martin, auquel s'associe bientôt Ludger Duvernay, elle vit fermer ses portes avec l'insurrection de 1837. Duvernay la ressuscite en 1842, et elle joue dès lors un rôle politique des plus importants, jusqu'en 1897.

De nos jours, le doyen des journaux français au Canada, publié sans interruption depuis sa fondation en 1853, est le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, hebdomadaire. Antérieur de 25 ans à la *Patrie* de Montréal, il a 31 ans de plus que la *Presse*, qui date de 1881.

L'histoire du *Courrier de Saint-Hyacinthe* se confond avec celle de la province, et l'on ne saurait écrire celle-ci sans avoir recours à celle-là. Le journal fut fondé en mars 1853 par P.-J. Guitté et A. Degrandpré, deux hommes qui ne laissèrent point de traces. Il passa bientôt à d'autres. Aujourd'hui dans sa 92<sup>e</sup> année d'existence, il reste vigoureux, l'un des hebdomadaires régionaux les plus progressifs de la province, et son tirage a plus que doublé depuis quelques années. Parmi ses nombreux rédacteurs du passé, le *Courrier* compte des hommes aussi en vue qu'Honoré Mercier, premier ministre à Québec de janvier 1887 à décembre 1891; Paul de Cazes et P. Boucher de la Bruère, qui devinrent l'un et l'autre surintendants de l'Instruction publique; les écrivains Oscar Dunn et Jules Tardivel, ce dernier fondateur de la *Vérité*, de Québec.

Une revue de la presse de langue française, au Canada, doit envisager successivement les journaux quotidiens, les hebdomadaires, et s'attarder aussi aux feuilles de la Nouvelle-Angleterre, trop proches de nous pour qu'on s'en désintéresse.

Dans les milieux anglo-saxons, on s'étonne parfois de la vitalité du peuple canadien-français, depuis plus de trois siècles, et de sa résistance aux influences du dehors, isolé en Amérique parmi quelque 142 millions d'anglophones il garde son identité et ne se laisse jamais entamer profondément. Cela tient à plusieurs causes, dont l'importance on l'attache à la page imprimée et l'usage qu'il sait en faire. Inutile de revenir ici sur le rôle du clergé auprès du peuple canadien-français, ni sur les luttes des nôtres pour la survivance. On ne doit cependant pas perdre de vue que la minorité canadienne-française s'avère une minorité forte, par rapport à l'ensemble de la population du pays. Non seulement compté-elle pour 30% de cette population, mais elle est fortement organisée dans des cadres bien à elle, et l'on peut la dire riche, comparativement à tant de minorités pauvres, extrêmement faibles. Nous savons quel problème racial représente pour les Etats-Unis la minorité noire. Or, cette minorité inclut à peine 10% de la population américaine, alors que la minorité canadienne-

française constitue près de 1/3 de la population totale du Canada, de l'Atlantique au Pacifique. Partant de cette donnée, ce qu'on appelle au Canada le fait français apparaît avec plus de netteté.

Pour nous en tenir aux traits les plus caractéristiques des nôtres, rappelons d'abord leur unité religieuse, la presque totalité d'entre eux se réclamant de l'Eglise catholique, leur parfaite organisation paroissiale, point d'appui de la vie civile et religieuse, scolaire, politique et judiciaire; leur empire sur l'enseignement, — primaire, secondaire et universitaire, — sur le monde des journaux et celui de la T. S. F., donc sur les moyens les plus efficaces de formation, de propagande et de publicité.

Ainsi, dans une ville comme Montréal, métropole du Canada, les Canadiens-français possèdent, dirigent et rédigent cinq journaux quotidiens sur un total de neuf, dont trois de langue anglaise, la *Gazette*, le *Herald*, le *Star*, et un juif, *Der Kanader Adler* (*Jewish Daily Eagle*). Pour l'ensemble de la province, sur un total de seize quotidiens, dix se publient en français, et l'on peut y ajouter le *Droit* d'Ottawa, qui dessert au Québec la ville de Hull et la région.

Par rang d'âge, mais non nécessairement d'influence, les quotidiens français de Montréal sont la *Patrie*, fondée en 1878; la *Presse*, 1881; le *Canada*, 1903; le *Devoir*, 1919; *Montréal-Matin*, 1930.

De ces 5 journaux, la *Presse* est de beaucoup la plus importante par le tirage et son rôle, comme véhicule de publicité commerciale. Due à l'initiative d'Evariste Berthiaume, elle se proclame comme aux premiers jours "irrévocablement dévouée aux intérêts canadiens-français et catholiques, indépendante des partis politiques". Elle est surtout un journal d'affaires, qui tire chaque jour à quelque 180,000 exemplaires. De la classe des grands journaux métropolitains, desservi par les agences de presse européennes, américaines et canadiennes, elle s'évertue à donner une information aussi complète que possible, tant au point de vue local que national et international. Elle maintient des correspondants parlementaires à Ottawa et à Québec. Elle possède le poste radio-téléphonique (KAC), l'un des plus puissants du pays, qui ajoute au journal écrit son journal parlé, et contribue ainsi à la popularité du premier. Eugene Berthiaume, l'un des fils du fondateur, est président de la *Compagnie de Publication de la Presse, Limitée*.

De six ans plus âgée, la *Patrie* a une histoire beaucoup plus mouvementée. Dès ses débuts, on la voit à l'avant-scène de la politique. Lancée par Honoré Beaugrand, elle se fait d'abord une réputation de journal frondeur. Pendant de nombreuses années, elle est l'organe du libéralisme avancé, tombe même dans le radicalisme pour s'assagir peu à peu et se classer, au tournant du siècle-

parmi les feuilles d'information, sans toutefois se désintéresser du mouvement des idées. Elle a de nos jours un tirage quotidien d'environ 31,000 exemplaires. Elle publie depuis 1935 une édition spéciale du dimanche, abondamment illustrée et fort populaire, qui se lit à raison de quelque 175,000 exemplaires. Sans entrer dans le détail, notons que la *Patrie*, comme la *Presse* relève aujourd'hui des intérêts financiers qu'administre M. P.-R. Du Tremblay.

Organe du parti libéral, à Montréal et dans la région, le *Canada* est un journal du matin. Etabli sur l'impulsion du sénateur F.-L. Bédard, il eut comme directeurs ou rédacteurs, à diverses époques, des hommes comme Godfroy Langlois, Marc Sauvalle, Fernand Rinfret et surtout Olivar Asselin, qui tous jouèrent un rôle dans la vie publique, à un titre ou à un autre. Son rédacteur en chef est aujourd'hui Edmond Turcotte. Politique d'abord, ce journal se targue aussi d'une information soignée. Il se publie chaque jour à raison de 16,000 exemplaires environ.

Fondé en 1910 par le nationaliste Henri Bourassa, le *Devoir* est assurément le plus intellectuel des quotidiens français de Montréal. De 1910 à nos jours, outre M. Bourassa lui-même, il s'est attaché quelques-uns des meilleurs journalistes du pays, dont MM. Georges Pelletier et Omer Héroux, respectivement directeur et rédacteur en chef du journal. Sans négliger ses pages d'information, il se soucie surtout de la qualité de sa rédaction, qu'il veut personnelle et signée. Il offre une formule particulière du journalisme, à mi-chemin entre la française et l'américaine, dans le sens large du mot. Indépendant des partis politiques, il appuie l'un ou l'autre à l'occasion, se réservant le droit de choisir et ne s'engageant jamais à fond, auprès de l'un ou de l'autre. Ainsi entend-il l'indépendance politique, qu'il se garde de confondre avec l'indifférence ou la neutralité. Journal d'idées, il veut juger des hommes et des événements à la lumière des idées. Son tirage quotidien est de 21,000 exemplaires près.

*Montréal-Matin* est le nom nouveau, évidemment inspiré de *Paris-Soir*, qu'adopta il y a quelques années l'*Illustration*, fondée en 1930. D'inspiration conservatrice à ses débuts, le journal aujourd'hui se préoccupe surtout d'information, qu'il présente à l'américaine, succincte et colorée, avec titres alléchants et force illustrations. Pour n'apparaître pas très précise, son orientation politique penche vers la doctrine conservatrice plutôt que l'idéologie libérale. Le journal est d'ailleurs dirigé par J.-N. Cartier, fils de feu le docteur A.-P. Cartier, ancien député conservateur de Saint-Hyacinthe à l'Assemblée législative (1892-97).

Dans la vieille ville de Québec, capitale de la province, les quotidiens de langue française sont au nombre de 3: le *Soleil*, l'*Événement-*

*Journal* et l'*Action catholique*. Les deux premiers font partie du consortium de l'hon. Jacob Nicol, avocat, sénateur, ancien ministre du gouvernement provincial, comme d'ailleurs la *Tribune*, de Sherbrooke, et le *Nouvelliste*, des Trois-Rivières. Avec M. Du Tremblay, M. Nicol est l'un des magnats de la presse canadienne-française.

Le plus ancien des journaux québécois est l'*Événement-Journal*, dont le double titre évoque une double histoire. La naissance de l'*Événement* proprement dit remonte à 1867, année de la signature du pacte de la Confédération. On le doit à Hector Fabre, ancien rédacteur à l'*Ordre* et au *Canadien*, frère de S. E. Mgr Charles-Edouard Fabre, évêque coadjuteur de Montréal en 1873. Longtemps libéral, il devint par la suite conservateur, puis assez indifférent à la politique, jusqu'au moment où M. Nicol crut devoir s'en porter acquéreur et en faire, en quelque sorte, l'édition matinale du *Soleil*. Lancé d'abord comme hebdomadaire politique et conservateur, sous la direction de Louis Francœur, le *Journal* devenait quotidien du matin en 1936. Il passe en 1940 au groupe Nicol, qui le joint à l'*Événement* et publie, depuis, l'*Événement-Journal*, avec tirage quotidien d'environ 11,000 exemplaires.

Si le *Soleil* paraît régulièrement depuis 1880, il ne porte ce nom que depuis 1896. Journal officieux de sir Wilfrid Laurier, il s'appelait antérieurement l'*Électeur*. On change son nom à la suite de difficultés avec les autorités ecclésiastiques du temps. En 1880, mécontents de leurs deux organes, la *Patrie* et l'*Union*, qui penchent de plus en plus vers le libéralisme doctrinaire, les chefs libéraux décident de doter Québec d'un journal plus souple. Ils l'appellent d'abord l'*Eclair*, puis l'*Électeur*, et confient à Ernest Pacaud les fonctions de rédacteur en chef. Par un étrange retour des choses, l'*Électeur* a mailles à partir avec le clergé en 1896, et l'*Électeur* devient le *Soleil*. S'il reste aujourd'hui à Québec l'organe du parti libéral, il ne donne plus dans les querelles politico-religieuses, choses du passé dans notre presse quotidienne. Le tirage du *Soleil* atteint le chiffre de quelque 72,000 exemplaires. Son rédacteur en chef est Joseph Barnard.

Mise sur pied en 1907, sous le nom de l'*Action sociale*, l'*Action catholique* est l'organe officieux de l'Archevêché de Québec. Soucieuse d'idées comme le *Devoir* de Montréal, indépendant des partis politiques, elle se rapproche davantage de la formule du journal populaire et d'affaires. Sauf ses pages de rédaction, elle offre une présentation d'ensemble qui ne diffère guère de celle du *Soleil* ou de la *Presse* montréalaise. Son principal animateur des débuts, l'abbé Paul-Eugène Roy, devait bientôt devenir auxiliaire puis archevêque de Québec. Son premier rédacteur en chef fut J.-L.-G. Lefrançois.

Franco-Américain. Se joignent à lui Omer Héroux et le docteur Jules Dorion, ce dernier abandonnant sa carrière de médecin pour celle de journaliste. Le docteur Dorion s'identifie plus que quiconque avec le journal, auquel il reste attaché jusqu'à sa mort en 1939. Son successeur est un autre médecin qui échangea le bistouri pour la plume, ou plutôt la machine à écrire: le docteur Louis-Philippe Roy. Le tirage de l'Action catholique dépasse chaque jour le chiffre de 69,000 exemplaires.

Les deux autres quotidiens de la province, la Tribune de Sherbrooke et le Nouvelliste des Trois-Rivières, datent respectivement de 1916 et 1920. Le premier est libéral et le second, moins tranché dans ses opinions, à tendances libérales. Comme noté déjà, l'un et l'autre font partie du consortium Nicol. Ils possèdent chacun un tirage variant de 10,000 à 12,000 exemplaires, la porte-parole des Trois-Rivières l'emportant légèrement sur celui de Sherbrooke.

Louis-Philippe Robidoux dirige la Tribune et Hector Héroux, frère du rédacteur en chef du Devoir, l'organe trifluvien.

Pour ne pas appartenir à la province de Québec, le Droit d'Ottawa ne s'en trouve guère éloigné. Seule la rivière Ottawa, ou des Outaouais, comme on disait jadis, l'en sépare. Aussi son influence s'exerce-t-elle sur la partie ouest du Québec, autant que sur les centres français de l'Ontario, où vivent plus de 200,000 des nôtres. Indépendant des partis politiques, fondé en mars 1913, il est l'organe de l'Association canadienne-française d'Ontario, dont le nom indique assez clairement les préoccupations. Après des débuts extrêmement pénibles, son quotidien de langue française publié en dehors de la province de Québec, il affirme une vitalité qui va chaque jour grandissant. M. Charles Gauthier y assume depuis 1920 les fonctions de rédacteur en chef, après avoir littéralement grandi avec le journal, dont le tirage quotidien dépasse le chiffre de 22,000 exemplaires.

Beaucoup plus nombreux au pays que les journaux quotidiens, les hebdomadaires de langue française prolongent dans leurs milieux respectifs l'action des premiers. Bien que la plupart d'entre eux paraissent dans la province de Québec, il s'en trouve un certain nombre dans les provinces maritimes, l'Ontario et 3 provinces de l'Ouest: le Manitoba, le Saskatchewan et l'Alberta. Détaillé à noter, le plus important, par le tirage, de tous les hebdomadaires canadiens-français du pays est La Liberté et le Patriote, qui paraît à Winnipeg, capitale du Manitoba. Il s'enorgueillit d'un tirage de 10,000 exemplaires chaque semaine. Il relève d'ailleurs d'une forte entreprise de presse catholique, qui met également en circulation un hebdomadaire de langue anglaise, The Northwest Review, et un journal polonais, Gazeta Polska.

En 1912, les hebdomadaires français du

Québec atteignent le chiffre global de 89. Si d'autres s'y ajoutèrent depuis, quelques-uns disparurent, certains ne semblent pas très viables, mais les 2/3 d'entre eux existent depuis de nombreuses années et ne menacent nullement de s'éteindre. Ils répondent d'ailleurs à un besoin, apportant à leurs lecteurs des aspects de la vie québécoise qu'ils ne sauraient trouver ailleurs. Exception faite d'un petit nombre, d'inspiration politique surtout, à Montréal et à Québec, les hebdomadaires se publient dans les principaux centres ruraux de la province. A l'opposé des quotidiens, ils négligent en général les aspects internationaux de l'information pour s'en tenir à la nouvelle locale et régionale, traiter dans leurs pages de rédaction des problèmes qui intéressent leurs régions, exalter la petite patrie dans la grande. Les uns se rattachent aux partis politiques, les autres manifestent à leur endroit de la neutralité ou une farouche indépendance, mais tous s'évertuent d'abord à servir leur coin de pays. Sous cet angle particulier, ils accomplissent une œuvre que ne sauraient envisager même de loin, les quotidiens, et disposent d'une influence que personne ne doit mésestimer. Il est permis de dire que, dans les régions rurales, la voix des hebdomadaires est plus écoutée que celle de leurs confrères quotidiens. Cela tient à un contact plus immédiat entre les rédacteurs et le public, au jeu plus direct de l'élément personnel et aussi, — il faut bien le reconnaître, — à une exploitation du fait-divers, jugé ailleurs secondaire, qui semble s'apparenter parfois au commérage. Très près du peuple, l'hebdomadaire, qui sait dire au peuple ce qu'il veut entendre de lui-même, peut compter sur le succès.

Le tirage des hebdomadaires varie selon les régions. Il varie surtout en raison de l'expérience, de la psychologie et du doigté des rédacteurs. D'aucuns s'imaginent que la direction d'un hebdomadaire est chose facile, possible à n'importe qui. Le contraire paraît plus proche de la vérité. La publication d'un hebdomadaire sous-entend les mêmes difficultés que celle d'un quotidien, mais en plus petit, avec cette différence que le responsable se trouve habituellement seul de sa bande, devant cumuler les fonctions de rédacteur et de nouvelliste, de traducteur et de correcteur d'épreuves, quand ce n'est pas celles de solliciteur d'annonces et de metteur en page. Aussi les meilleurs directeurs, dans les feuilles hebdomadaires, sont-ils ceux qui ont l'expérience du journalisme quotidien, c'est-à-dire des hommes rompus aux secrets du métier, capables de se multiplier pour se tenir à la hauteur de la tâche, quelles que soient les circonstances.

Dans la province de Québec, les meilleurs parmi les hebdomadaires régionaux atteignent un tirage de 5,000 exemplaires et plus, mais qui dépasse rarement 6,000. Entendons ici les journaux courants, politiques et autres,

mais non les feuilles paroissiales ou diocésaines, qui bénéficient d'un public plus considérable, sinon plus attentif.

Comme déjà noté, le plus ancien des hebdomadaires français de la province est le *Courrier de Saint-Hyacinthe*, qui célébra en 1953 son centenaire d'existence. Au temps où les quotidiens montréalais n'existaient pas, il parut jusqu'à trois fois la semaine. Viennent ensuite, par rang d'âge, le *Canada français de Saint-Jean*, qui date de 1860; l'*Union des Cantons de l'Est*, d'Arthabaska, 1866; le *Progress de Valleyfield*, 1878.

Suit une liste de quelques autres, dont la fondation est antérieure à 1900: le *Sorelois*, Sorel, 1879; le *Journal de Waterloo*, 1882; le *Courrier de Montmagny*, 1883; l'*Etoile du Nord*, Joliette, 1884; le *Progress du Saguenay*, Chicoutimi, 1887; le *Saint-Laurent*, Rivière-du-Loup, 1896; l'*Avenir du Nord*, Saint-Jérôme, 1897.

De ceux qui virent le jour au XXe siècle, mentionnons rapidement le *Courrier de Sorel*, 1900; le *Progress du Golfe*, Rimouski, 1904; l'*Eclairer*, de Beauceville, 1908; le *Bien public*, Trois-Rivières, 1908; l'*Action populaire*, Joliette, 1912; le *Clairon*, Saint-Hyacinthe, 1912; le *Canadien*, Thetford-les-Mines, 1915; la *Parole*, Drummondville, 1926; la *Vallée de la Chaudière*, Saint-Joseph de Beauce, 1926; la *Revue de Granby*, 1930; l'*Opinion*, Hull, 1933; l'*Echo du Bas Saint-Laurent*, Rimouski, 1933; l'*Homme libre*, Drummondville, 1934; la *Voix de l'Est*, Granby, 1935; le *Richelieu*, Saint-Jean, 1935; la *Voix des Mille-Iles*, Sainte-Thérèse de Blainville, 1937; la *Frontière*, de Rouyn, 1937.

Parmi les hebdomadaires de Montréal, qui n'ont rien de commun avec les journaux ruraux, les plus connus sont: le *Petit Journal* (1926), la *Patrie du dimanche* (1935) et *Photo-Journal* (1937), feuilles ultra-populaires; l'*Autorité* (1913) et le *Jour* (1937), à tendances radicales; l'*Information financière* (1929), dont le nom dit les soucis; la *Terre de chez nous* (1929), organe de l'Union Catholique des Cultivateurs de la province.

Le principal hebdomadaire de la ville de Québec est le *Temps*, journal de l'Union nationale, qui tire à 17,500 exemplaires.

En dehors de la province de Québec, les hebdomadaires de langue française les plus en vue sont: l'*Évangéline*, Moncton, N. B., 1885; le *Madawaska*, Edmundston, N. B., 1913; le *Moniteur*, Hawkesbury, Ont., 1905; la *Feuille d'Érable*, Tecumseh, Ont., 1921; l'*Ami du peuple*, Sudbury, Ont., 1942; la *Liberté et le Patriote*, Winnipeg, Manitoba, 1912; la *Survivance*, Edmonton, Alberta, 1928.

Pour en revenir aux hebdomadaires du Québec, ceux-ci ont pris depuis une douzaine d'années une expansion considérable, par suite de la fondation de l'Association des hebdomadaires de langue française de la province. Née en 1932, avec siège social aux Trois-Rivières, cette association groupe la majorité

des feuilles régionales. Recrutant ses membres dans tous les milieux, même politiques, elle n'affiche aucun caractère politique. Elle s'inquiète des intérêts professionnels de ses adhérents, étudie leurs problèmes, d'ordre matériel ou moral, les questions de technique ou de régie qui, dans le cours ordinaire de l'administration, peuvent solliciter leur attention. Si elle agit parfois comme corps, ce n'est qu'après consultation des intéressés, mais de façon toujours à ne pas heurter les susceptibilités individuelles. Son action est aujourd'hui fort efficace, et les chefs d'hebdomadaires ne peuvent que s'en louer.

Un tableau de la presse canadienne-française resterait incomplet s'il ignorait le rôle aux États-Unis des journaux franco-américains, tant quotidiens qu'hebdomadaires. Le plus grand nombre d'entre eux se publient aujourd'hui en Nouvelle-Angleterre, où vivent environ 1,500,000 sujets d'ascendance canadienne-française. La presse franco-américaine, comme il est convenu de dire, remonte à plus d'un siècle. Ludger Duvernay, l'un des patriotes de 1837 qui s'exilèrent outre-frontière, lança en 1838 le *Patriote de Burlington*, Vermont, qui disparaît deux mois plus tard. Le *Public canadien*, fondé en 1867 à New-York, ne peut se maintenir pendant une année entière. Mais, en 1868, à Burlington, parut le premier numéro du *Protecteur canadien*, dû à l'abbé Zéphirin Druon, alors vicaire général du diocèse de Burlington, et Antoine Moussotte, marchand à Saint-Albans. Ce journal, véritable ancêtre de la presse franco-américaine, vivra jusqu'en 1871. Depuis, les feuilles se multiplièrent chez nos compatriotes des États-Unis. On estime qu'elles atteignent le chiffre de 250 environ, en moins de cent ans.

Le plus robuste d'entre eux, pendant une vingtaine d'années, fut le *Travailleur de Worcester*, Mass., fondé en 1874 par Ferdinand Gagnon. Il symbolisait et célébrait en son temps l'effort canadien-français dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Natif de Saint-Hyacinthe, où il avait fait de solides études au petit séminaire de l'endroit, Gagnon passa aux États-Unis en 1868. Il possédait de l'allant sinon de l'argent, assez de dispositions pour l'art d'écrire, ne manquait d'habileté ni de souplesse. Fort des sympathies et de l'appui des siens, son journal devint bientôt leur organe le plus représentatif. Ferdinand Gagnon mourut en 1886, âgé de 36 ans à peine, et son journal disparut en 1892. Wilfrid Beaulieu le ressuscita à Worcester même, en 1931. Après un sommeil de quelque quarante ans, il semble plus déterminé à vivre que jamais.

On n'en finirait plus de nommer les journaux que fondèrent aux États-Unis les nôtres, du littoral de l'Atlantique au centre-ouest. Dans la seule région des Grands Lacs, il s'en trouve plus de 20, dont aucun ne subsiste aujourd'hui. Rappelons en passant le *Courrier*

le Minota, fort répandu à Kankakee pendant un demi-siècle environ, à partir de 1857, et le Canadien le Petit Paul, Minnesota, que l'on put lire de 1877 à 1903.

De nombreux journaux virent aussi le jour à la Louisiane et en Californie, notamment à San-Francisco et à Los Angeles, mais ils étaient plus français que canadiens-français. Quelques-uns survivent encore.

En Nouvelle-Angleterre, les journaux canadiens-français, ou franco-américains, sont aujourd'hui au nombre de dix-sept, dont trois quotidiens, deux tri-hebdomadaires et douze hebdomadaires. Les quotidiens sont: le *Messenger de Lewiston, Me*; l'*Indépendant de Fall-River, Mass.*, et l'*Avenir national de Manchester, N. H.* Se publient trois fois la semaine: l'*Etoile de Lowell, Mass.*, et l'*Impartial, de Nashua, N. H.* Les hebdomadaires sont: la *Justice, Biddeford, Me*; la *Justice, Sanford, Me*; le *Franco-Américain, Waterville, Me*; la *Liberté, Fitchburg, Me*; le *Journal, Haverhill, Mass*; la *Justice, Holyoke, Mass*; le *Courrier de Lawrence, Lawrence, Mass*; le *Messenger, New-Bedford, Mass*; le *Courrier de Salem, Salem, Mass*; le *Travailleur, Worcester, Mass*; le *Journal de Berlin, Berlin, N. H.*; le *Journal de Greenville, Greenville, N. H.*

Pour ne rien oublier de la presse canadienne-française, il faudrait traiter des revues, littéraires et autres, et de maints périodiques mensuels, bi-mensuels, ou trimestriels. Non seulement la tâche entraînerait trop loin, mais les cadres du présent article ne le permettraient pas. Notons seulement que l'on constate depuis une dizaine d'années, dans le domaine particulier des revues, un renouveau réconfortant. Quelques-unes, comme *Culture*, la *Revue de l'Université d'Ottawa*, les *Carnets voyageurs*, l'*Action nationale*, le *Canada français*, l'*Enseignement secondaire au Canada*, *Relations*, l'*Actualité économique*, la *Revue trimestrielle, Gants du Ciel*, la *Nouvelle Relève, Amérique française*, la *Revue dominicaine*, atteignent à un niveau qui honore l'élite et donne pour la culture de demain des espoirs on ne peut plus sérieux.

Bibliographie. Robert Rumilly: *Histoire de la province de Québec*, 13 volumes, 1941-44; Éditions Bernard Valinette, Montréal. Jonathan Benoit: *L'Âme franco-américaine*, 1935; Éditions Albert Levesque, Montréal. *Les Journées de Presse Française à Québec*, 1951; le *Sobél*, Québec. Mgr C.-P. Choquette: *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe*, 1940; Richer et Fils, Saint-Hyacinthe. McKim's Directory of Canadian Publications, 1942.

HARRY BERNARD.

**JOURNALISME CATHOLIQUE AU CANADA.** Il n'y a pas encore une seule histoire du journalisme canadien-français ni du journalisme anglo-canadien. Cette histoire, c'est dans nos vieux journaux qu'elle se trouve toute. Déjà quelques chercheurs ont commencé à les lire: Rumilly, pour son *Histoire de la province de Québec*, a largement puisé à cette source; de même M. Séraphin Marion,

qui vient de faire paraître son quatrième volume des *Lettres d'autrefois*, où l'on trouvera de précieux renseignements. Enfin M. Noël Fauteux, professeur de l'École de journalisme de Montréal, prépare une histoire du journalisme canadien.

Dionne fournit une liste à peu près complète de nos journaux depuis le début du régime britannique jusqu'en 1908. Seulement, il ne mentionne pas les tirages de ces divers journaux et partant l'influence nous en reste mal connue. McKim fournit les tirages des journaux actuels.

La Bibliothèque St-Sulpice, entre autres, possède de fort belles collections de journaux canadiens, dont 11 volumes de la *Gazette de Québec*, et 39 volumes d'autres journaux canadiens antérieurs à 1820, tels: *Le Courrier de Québec (1807-08)*; *Le Canadien (1808-10)*; *L'Aurore, de Bibaud (1817-19)*; *La Gazette littéraire, de Mespici (1779)*; *La Minerve, de Ludger Duvernay*; etc.

Il est cependant possible d'esquisser à grands traits l'histoire de notre journalisme. Disons d'abord qu'il a suivi les grandes lois d'évolution du genre. Nos journaux ont commencé par être des recueils d'informations et de faits divers que des imprimeurs éditaient dans un but lucratif: c'était principalement un excellent moyen d'annoncer leurs boutiques. Dans ses mémoires, Benjamin Franklin raconte l'histoire de son petit journal: cette histoire est aussi celle de presque toutes les feuilles d'Amérique.

Soit dit en passant que cette première presse, toute vénale, fut l'œuvre d'étrangers. Les premiers éditeurs canadiens se proposèrent des buts plus relevés, par exemple, le maintien et la propagation de la langue française.

Puis des intellectuels se mirent à publier eux-mêmes des journaux. Deux nous eûmes les journaux à idées: seconde phase du journalisme. À partir de ce moment-là, la presse est annexée aux luttes politiques et aux conflits de doctrine, ou, plus précisément, aux conflits résultant d'interprétations divergentes de la constitution et des coutumes.

Enfin paraît le journal de grande information, rendu réalisable par l'invention du sans-fil et du téléphone et des moyens de distribution rapide modernes: les idées n'y tiennent presque plus de place; la nouvelle y est souveraine. C'est la dernière phase du journalisme: une vaste entreprise mercantile. Mais, en même temps, naquit la presse proprement dite catholique.

Pour en expliquer la nécessité, il faut faire un peu d'histoire. Les Français s'étaient vaillamment battus contre les envahisseurs anglais qui, mieux armés, l'emportèrent à la fin. Du champ de bataille, la lutte se transporta, après la Conquête, sur le terrain politique et roula toute sur la constitution: la lutte en était encore une de races. Puis la lutte de partis fit son apparition.

